



Faucher de Saint-Maurice

Les vingt mois qu'il avait passés dans l'ancien pays des Aztèques occupaient une si grande place dans sa vie, que le souvenir de cette campagne lui était toujours présent, et je crois bien ne pas exagérer en disant qu'il n'a pas vécu depuis, un seul jour, sans en parler.

L'Annuaire militaire et l'Annuaire de la marine étaient toujours chez lui, sur sa table, à portée de la main, car il en avait besoin à chaque instant, pour suivre dans leur carrière les officiers qu'il avait connus et dont il retrouvait les noms dans les journaux, lors d'une campagne quelconque : Tunisie, Tonkin, Dahomey, Madagascar, ou d'une évolution d'escadre.

Mais, ses grands jours de bonheur, étaient ceux qu'il allait passer à bord des frégates françaises qui venaient mouiller dans les eaux du Saint-Laurent.

A peine était-il arrivé à la coupée, que dix mains lui étaient tendues. Il était chez lui, et, après avoir posé ses lèvres sur le drapeau, salué l'amiral, le commandant et les officiers, on le voyait tirer d'une de ses nombreuses poches de pardessus—et Dieu sait tout ce qu'elles contenaient de paperasses!—et présenter à l'amiral, les *Tablettes des deux Charentes*, journal de la marine, qu'il recevait régulièrement, ce qui lui permettait de donner aux arrivants des nouvelles toutes fraîches du ministère.

Et alors, commençaient les longues causeries, les récits toujours intéressants, où il parlait guerre, naufrage, manœuvres, abordages, comme un vieux marin.

Oh ! les bons moments qu'il passait à bord !

. Il aimait la France, et cependant, tous les jours en rapport avec des Anglais, il savait n'en froisser aucun, et tous l'aimaient.

Doué d'un talent supérieur, il pouvait dire bien des vérités sans blesser personne, car il trouvait bientôt, dans son cœur, de ces mots qui remuent l'âme et font vibrer une corde sensible.

Cela est si vrai que, la veille de ses funérailles, j'ai vu déposée sur sa bière une carte, portant reçu d'une certaine somme, pour messes,—dernier hommage d'amitié donné par un Anglais, protestant et franc-maçon !

N'en est-ce pas assez pour prouver combien il était sympathique et en quelle estime le tenaient même des hommes dont les croyances étaient diamétralement opposées aux siennes ?

Sa dernière volonté a été pieusement remplie, et c'est enveloppé dans les plis du drapeau français, qu'il a été déposé dans la tombe.

. Faucher était bon, foncièrement bon, et jamais, au grand jamais, on ne lui a entendu parler mal de qui que ce soit ; quand tout le monde autour de lui s'ingéniait à flétrir un misérable, qui avait forfait à l'honneur, ou encouru une peine infamante, Faucher trouvait toujours un mot pour rappeler les autres à des sentiments plus charitables et chercher à pallier la faute reprochée.

Comment faisait-il ? comme s'y prenait-il ? Je ne sais, je ne me souviens pas, mais ce qu'il disait était juste et bon, et l'on devenait plus indulgent, meilleur, après l'avoir entendu.

Ce qui le prouve bien, s'est que même en politique—cette atroce politique mesquine qui atrophie les cœurs dans notre pauvre pays—Faucher ne s'est pas fait un seul ennemi. Bien plus, la lutte finie, il était presque de règle qu'il dînât avec son adversaire, par

suite d'une entente préalable, et le vaincu devait payer les frais du repas.

L'honorable Charles Langelier, M. Turgeon et autres, le savent bien et le disent avec plaisir.

. Parlerai-je de l'homme de lettres, de l'écrivain sympathique, délicat et patriote, dont vous avez lu les pages émues, pleines de cœur et d'esprit ?

La postérité le jugera, et l'appréciera mieux que nous, mais, pour nous, le souvenir de l'homme restera comme celui d'une personnalité étrange et unique.

Il a existé un Faucher de Saint-Maurice, nous n'en aurons jamais d'autre.

. Et, pour terminer ces appréciations du caractère de Faucher, je crois ne pouvoir mieux faire que de citer les lignes suivantes de son testament :

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine.

Je crois, j'espère et j'aime : voilà les premiers mots que ma mère a bien voulu m'enseigner dans cette belle langue française, qui est la maîtresse de toutes les langues. Dieu, qui sait approuver toutes choses, me pardonnera-t-il mes fautes, par l'entremise de mes saints patrons, Narcisse, Henri, Edouard ? Mon âme est à lui ; puisse-t-elle lui revenir telle qu'il a voulu la créer.

Je demande pardon à tous ceux que j'ai pu offenser dans ma vie militaire, dans ma vie d'hommes de lettres, de journaliste, de député. Je pardonne à ceux qui m'ont offensé.

Ah ! mon bon Faucher, que pouvons-nous avoir à te pardonner, à toi la bonté même ?

Lein Ladin

LES HORREURS D'ARMÉNIE

Un prince russe, qui vient de traverser l'Arménie et s'est arrêté huit jours à Constantinople, raconte les atrocités commises par les Turcs, lors des massacres Arméniens.

Rien, a-t-il dit, ne peut donner une idée des scènes abominables, des monstrueux carnages auxquels on assiste. Plus de trente mille enfants, garçons et fillettes, ont été assommés ou égorgés. De-ci, de-là, des têtes, de petites mains, jetées sur le sol, des caillots de sang partout, des ruines encore fumantes ou des pans de murs noirs par la fumée.

Une impression d'horreur vous saisit au passage, vous possédez et vous poursuivez. Ici, un Arménien a été lié sur un escabeau, les mains derrière le dos. Ses trois petits enfants, affolés d'épouvante, poussant des cris de terreur, ont eu la tête tranchée sur la cuisse de leur père. Le genou sur lequel ils avaient coutume de s'asseoir pour jouer leur servait de billot.

Et quand le supplice fut achevé, un des sujets d'Abdul-Hamid coupa d'un coup de sabre les deux mains du père qu'étouffaient les larmes et les agitant joyeusement en l'air, il criait : " Pied de cochon à vendre ! "

Dans la plupart des vilayets, les musulmans ont enterré debout des jeunes filles vivantes de quinze à vingt ans. La tête seule émergeait, et sur cette tête ils renversaient une de ces corbeilles en osier tressé dans lesquelles se porte le pain ; ils y enfermaient des guêpes et des rats, puis enfouaient la corbeille dans la terre de façon que les rats ne pussent la renverser.

Pouvez-vous, mères de famille, entendre sans frémir le récit de ces autres horreurs, commises à l'instigation du Sultan, si pas ordonnées par lui, ce tigre dégouttant de sang si bien nommé : l'homme rouge ?

Les soldats prennent de petits enfants qu'ils mettent dans les bras de leurs mères ; ils font asséoir celles-ci, et, d'un coup de sabre, abattent la tête de l'enfant sur le sein maternel !...

Si plusieurs petits enfants se suivent, ils répètent cette barbarie... jusqu'à ce qu'ils tuent la mère elle-même, après des crimes sans noms !...

Nous avons rapporté ces derniers faits déjà, dans d'autres journaux du Canada.